



SOCIÉTÉ DES AMIS DU MUSÉE DU QUAI BRANLY

En wolof, langue parlée au Sénégal, en Gambie et en Mauritanie, le terme jokkoo désigne le fait de se mettre en contact, et évoque l'idée de relier une chose à une autre.

JOKKOO

#24 ★ janvier – mars 2016 ★



LIONEL ZINSOU
PRÉSIDENT DE LA SOCIÉTÉ DES
AMIS DU MUSÉE DU QUAI BRANLY

Au seuil de cette nouvelle année 2016, je présente mes meilleurs vœux à chacun d'entre vous. Que l'année qui s'ouvre permette à la société des Amis de poursuivre sa mission aux côtés du quai Branly, en faveur de la découverte, de la connaissance et du dialogue des cultures. Notre rôle est important : soutenir le musée dans sa mission de partager l'art et la culture est aujourd'hui, alors que nous vivons des temps troublés par la guerre et la violence, une nécessité.

Deux œuvres majeures, récemment offertes par la société des Amis et le Cercle Lévi-Strauss, sont venues enrichir les collections du musée. Le rare masque attié, financé grâce aux dons collectés à l'occasion du dîner de gala, vient renforcer la représentation et la diversité des arts de la Côte d'Ivoire. L'ornement de proue de pirogue de Papouasie Occidentale, acquis par le Cercle Lévi-Strauss, est un exemple rare et de grande qualité artistique qui sera prochainement exposé dans une vitrine dédiée aux proues de pirogue d'Indonésie et de Papouasie.

Jokkoo vous présente en avant-première l'exposition Matahoata, Arts et société aux îles Marquises. Sa commissaire, Carol Ivory, revient pour nous sur le panorama artistique et historique complet que dessine l'exposition, de l'art classique aux arts vivants contemporains. Cet événement, qui sera présenté à partir du mois d'avril, vous donnera l'occasion de découvrir ou redécouvrir les chefs-d'œuvre de cet archipel de la Polynésie française.

Ce vingt-quatrième numéro de Jokkoo donne Carte blanche à Jacques de Vilморin, ancien président de la Société des Amateurs de l'art africain qui retrace les grandes étapes de la constitution du regard des collectionneurs d'art « primitif ».

Ce numéro est enfin l'occasion de revenir sur deux des nombreux voyages que la société des Amis organise à votre intention. A l'automne dernier, les Amis se sont rendus en Ardèche pour l'ouverture de la Caverne du Pont d'Arc, et à Londres pour les grandes foires. Au début du mois de février, les Amis du quai Branly et ceux du Palais de Tokyo, voyageront de Cotonou à Abomey, entre arts traditionnels et arts contemporains.

★ Sommaire



- ★ Succès pour la seconde édition du dîner de Gala p.2
- ★ Un exceptionnel masque attié offert au musée p.7
- ★ Un ornement de proue de la baie de Humboldt offert au musée p.10
- ★ L'exposition : Matahoata, Arts et société aux îles Marquises p.12
- ★ Carte blanche à un Ami p.17
- ★ Les voyages des Amis p.21
- ★ L'agenda p.23
- ★ Ils nous soutiennent p.24

★ Succès pour la seconde édition du dîner de gala

Pour la seconde fois, la société des Amis a organisé un dîner de gala au profit des collections du musée du quai Branly. Placé sous le haut patronage de Monsieur François Hollande et de Monsieur Jacques Chirac, le dîner s'est tenu en présence de Fleur Pellerin, Ministre de la Culture et de la Communication. Les 350 convives réunis pour cette soirée exceptionnelle ont permis l'entrée dans les collections d'un rare masque attié qui vient enrichir les collections de Côte d'Ivoire du musée.

Lundi 7 septembre, la société des Amis du musée du quai Branly a organisé son deuxième dîner au profit des collections du musée. Placé sous le haut patronage de Monsieur François Hollande, Président de la République, et de Monsieur Jacques Chirac, ancien Président de la République et Président de la Fondation pour le développement durable et le dialogue des cultures, cet événement biennal s'est tenu en présence de Madame Fleur Pellerin, Ministre de la Culture et de la Communication. Les fonds récoltés lors de cette soirée ont permis d'enrichir les collections du musée et notamment la représentation et la diversité des arts de la Côte d'Ivoire grâce à l'acquisition d'un rare masque en bois polychrome du XIX^e siècle collecté en pays attié.

Présidé par Monsieur Stéphane Martin, Président du musée du quai Branly, et par Monsieur le Premier Ministre du Bénin, Lionel Zinsou, Président de la société

des Amis, ce dîner donné la veille de l'inauguration du Parcours des mondes, salon international consacré aux arts d'Afrique, d'Asie, d'Océanie et des Amériques, a été l'occasion de réunir amateurs d'arts premiers, acteurs du monde de l'art, grands collectionneurs français et étrangers, mécènes et donateurs du musée, autour d'un même enjeu : le développement et le rayonnement des arts et des civilisations.

Les 350 convives ont pu visiter l'exposition L'Inca et le Conquistador, qui met en scène la conquête du Pérou à travers l'affrontement de l'Inca Atahualpa et du conquistador Francisco Pizarro. Ils ont également découvert en salon de lecture Jacques Kerchache des œuvres sorties spécialement des réserves et présentées par l'équipe des conservateurs du musée et enfin, ils ont pu bien entendu, voir les collections permanentes.

S.C. / photographies Julio Piatti.



Foyer du Théâtre Claude Lévi-Strauss le soir du dîner.





Fleur Pellerin et Stéphane Martin ; Stéphane Martin, Lionel Zinsou et Bruno Roger ; Lionel Zinsou.



Louis et Agnès Schweitzer ; Françoise et Guy de Panafieu ; Florence et Eric Woerth.



Martin Rey-Chirac, Frédéric Salat-Baroux et Claude Chirac ; François de Ricqlès ; Jean-Paul Cluzel et Laurent Dassault.



Jean-Louis Borloo, Antoine Frérot et Philippe Rattou ; René Capuçon et Laurence Ferrari ; Christine Albanel.

★ Le dîner de gala



Eugénie Monney-Duterque ; Pierre Moos et Samantha Sellem ; Marguerite de Sabran et Laurent Dodier ; Clémentine Gustin et Patrick Careil.



Cécile Friedmann ; Franz-Olivier Giesbert et Christophe Ono-dit-biot ; Marie-Laurence de Rochefort, Christian Deydier et Olivia Sabah.



Monsieur et Madame Nicolas de Tavernost ; Barbara Propper ; Monsieur et Madame Philippe Ratton ; Hervé Di Rosa, Anne Latieule et Patrick Bongers.



Monsieur et Madame Bertrand Goy ; Orlando ; Katherine Rea et Lance Entwistle.



Monsieur et Madame Jean-Claude Argillet ; Julien Flak et Stéphane Jacob ; Marie-Laure et Pierre Amrouche ; Bernard de Grunne.



Claudie Haigneré ; Jean Roudillon, Marie-José Roudillon et Anthony Meyer ; LLAASS le Prince et la Princesse zu Sayn-Wittgenstein.



Eglantine Volker et André Agid ; Cyrille Cohen ; Ingrid Trawinski et Isabel Lévy ; Hermione Waterfeld.



Françoise et Jean-Pierre Vignaud ; Antoine de Galbert et Aline Vidal ; Monsieur et Madame Barnier.

★ Le dîner de gala



Emmanuel Pierrat ; Sonia Rolland, Bernard Dulon et Amy Langseth ; Véronique Morali et Marc Ladreit de Lacharrière.



Caroline et Georges Jollès ; Antoine de Galbert, Aline Vidal, Nadeije Laneyrie-Dagen et Philippe Dagen ; Fabrice Hyber et Nathalie Obadia.



Déborah Kerchache et Anne Douaoui-Kerchache ; Julie Arnoux ; Yann et Karaoko Ferrandin, Maiko Takenobu et Philippe Boudin.



Lucas Rattou et Marina Shamayko ; Alice Berthome et Gonzague Saint Bris ; Alain de Monbrison, Monsieur et Madame Patrick Caput.

★ Un exceptionnel masque attié offert au musée

Grâce aux dons réunis à l'occasion de la seconde édition du dîner de gala de la société des Amis, un rare masque attié de Côte d'Ivoire est venu enrichir les collections du musée du quai Branly. Présenter ce masque exceptionnel est l'occasion d'évoquer, grâce aux souvenirs de Jean Roudillon, le rôle du marchand et collectionneur Roger Bédiat, et de revenir sur les œuvres issues de sa collection et conservées au quai Branly.

L'avis d'Hélène Joubert, Conservateur en chef, responsable de l'Unité patrimoniale des collections Afrique

Ce masque unique a été collecté au début des années 1930 en Côte d'Ivoire, en pays attié, par un célèbre amateur de la première heure, forestier de profession, Roger Bédiat, qui fut à la source de nombre d'icônes de l'art africain de cette région aujourd'hui conservées dans des institutions ou collections privées.

Les archives de Charles Ratton attestent de l'achat du masque par ce dernier auprès de Roger Bédiat en 1931. Il est publié en 1965 par William Fagg (*Sculptures africaines*, 1965, n°17), qui mentionne sa rareté et son type original. Entré dans les collections du célèbre collectionneur parisien Hubert Goldet, il fut exposé au Grand Palais en 1989 à l'occasion de la grande exposition de référence organisée sur les arts de la Côte d'Ivoire. Vendu lors de la dispersion de sa collection en 2001, il a rejoint une importante collection américaine.

Son esthétique très particulière et puissante offre un visage masculin sévère au nez prismatique, proche de celui des masques gouro-bete avec un encadrement dentelé comme chez les baoulé-yohouré, et surtout de traces bien conservées d'un décor polychrome asymétrique rouge et blanc qui semble avoir caractérisé ces masques très rares. Une apparente simplicité avec les ouvertures ovales des yeux et de la bouche cache une subtilité sculpturale raffinée, avec le gonflement des paupières, ou l'avancée de la bouche. Une belle patine d'usage permet de placer l'ancienneté de cet exemplaire au XIX^e siècle.

On ne connaît que trois masques attribués aux attié : l'un d'entre eux autrefois dans la collection Paul Tishman est aujourd'hui conservé au National Museum of African Art de Washington. Ce masque représente une



Masque attié, Côte d'Ivoire, bois polychrome, anciennes collections Hubert Goldet et Bill et Anne Ziff.

© D.Peronnet/Art Digital Studio / Sotheby's

★ Les Amis soutiennent le musée

acquisition majeure pour les collections du musée du quai Branly. Il trouvera une place de référence dans les collections permanentes en renforçant la représentation et la diversité des arts de la Côte d'Ivoire. H.J.

Jean Roudillon, expert et marchand d'art, nous livre ses souvenirs de Roger Bédiat

J'ai connu Roger Bédiat durant l'entre-deux-guerres. Roger Bédiat est né en Martinique, à Fort de France, en 1897, de parents hôteliers. Le frère de Laure Modeste, son épouse, fait venir le couple en Côte d'Ivoire en 1921 afin que Roger Bédiat travaille avec lui. En 1931, ils participent à l'Exposition Coloniale de Paris. Après 1940, Roger Bédiat s'installe comme forestier en Côte d'Ivoire.

Dans les années 1930, mon père recevait des colis en provenance de Côte d'Ivoire de la part de Roger Bédiat ; ce dernier lui envoyait des masques et des fétiches. J'avais 7 ans, en 1930, et je me souviens en particulier de trois masques Dan que mon père me montra. Le premier, atypique, très délicat de trait et d'expression, avec une patine claire; le deuxième dont la partie inférieure était recouverte d'un fragment de cote de mailles ; le troisième était recouvert d'un fragment de tapisserie des Gobelins du XVIII^e siècle. Mon père me montrait souvent des objets, il les posait sur la table et me disait « Jean de quoi s'agit-il ? ». Je répondais « Cet objet est Senoufo, celui-ci est Baoulé et pour celui-là, je ne sais pas. » Donc j'avais déjà une notion des objets et je me souviens parfaitement de ces objets car à cette époque nous recevions assez peu d'objets d'Afrique.

Roger Bédiat fut un des premiers fournisseurs d'objets africains sur le marché parisien. A cette époque déjà, les tenants du marché, comme Charles Ratton ou mon père, affirmaient qu'il n'y avait plus rien en Afrique et cela dura jusque dans les années 1942-1943. Les objets sont arrivés en nombre sur le marché à partir des années 1945-1946. Sont alors apparues des pièces totalement inconnues comme les serpents baga, les objets dogon ou les antilopes bambara. Les premières pièces dogon ont été exposées à la librairie La Hune à Saint-Germain-des-Prés. L'« art nègre » a été découvert dans son ensemble uniquement après la Seconde Guerre mondiale.

Après la Seconde Guerre mondiale, les envois de Roger Bédiat reprennent et il me rend visite à Paris en 1951 lorsque j'ouvre ma galerie rue Bonaparte. A partir de 1954, il m'envoie régulièrement des objets, des petites sculptures ou des bijoux d'orfèbres par exemple. Roger Bédiat meurt en 1957 et je me rendis à Abidjan en 1962 pour estimer sa collection. Je me suis ainsi retrouvé dans un champ avec quelques deux milles sculptures étalées sur le sol. Une vente fut organisée à Paris en 1966 à Drouot. Roger Bédiat était également collectionneur, et sa « collectionnisme » dura une trentaine d'années environ. Il commença en effet à s'intéresser aux objets dix ans après son arrivée en Afrique, c'est-à-dire en 1931. Il collectionna l'art africain mais aussi les netsuke. Quelques-uns des objets ont été achetés par le Musée national des arts d'Afrique et d'Océanie et ils sont aujourd'hui dans les collections du musée du quai Branly.

Propos recueillis par Sylvie Ciochetto



Planche VII et couverture du catalogue de la vente de la collection Roger Bédiat en 1966.



Les objets Bédiat dans les collections du musée du quai Branly

Outre le masque attié qui vient d'intégrer les collections du musée du quai Branly, trois autres objets de la collection de Roger Bédiat ont été achetés en vente publique à Drouot en 1966 par le Musée national des arts d'Afrique et d'Océanie.

Parmi eux, un très beau masque Sénoufo de Côte d'Ivoire. Le bois poli possède une patine noire brillante. Il porte des cornes et des oreilles d'antilope. La crête du front est dentelée et il est parsemé de trous sur son pourtour. Il s'agit d'un masque kpelie ou kodai qui est généralement associé à l'initiation masculine du poro.

Issu aussi des collections Bédiat, un bijou akan, présenté sur le plateau des collections. Cet ornement d'applique zoomorphe représente deux crocodiles placés tête-bêche. Cet objet fut d'ailleurs le symbole du Musée national des arts d'Afrique et d'Océanie. Les corps des crocodiles sont traités avec des effets ajourés et deux anneaux d'attache sont placés latéralement. Ce bijou a été réalisé avec la technique de la fonte à la cire perdue. Dans la culture akan, les bijoux ont une valeur décorative et sociale mais également magique et protectrice. Par ailleurs l'or est considéré comme un métal vivant. C'est pour cette raison qu'il est présent dans de nombreux rites en lien avec les divinités et les ancêtres.

Roger Bédiat avait aussi collecté un masque de ceinture du Bénin. De style Edo, il est en bronze et comporte des incrustations de fer au niveau des yeux.



Masque de ceinture, Bénin, bronze et fer, n°73.1966.9.3.

Sur la collerette sont figurés neuf poissons (silures) et la coiffure se compose de décor tressé ajouré. Ce masque était porté au niveau de la taille.

S.C.



© musée du quai Branly, photo Claude Germain



© musée du quai Branly, photo Patrick Grés

A gauche : Masque kpelie, Afrique, Sénoufo, n° 73.1966.9. A droite : Bijou zoomorphe, Afrique, n° 73.1966.9.2.

★ Un ornement de proue de pirogue de la baie de Humboldt

Le Cercle Lévi-Strauss a souhaité offrir au musée un magnifique ornement de proue de pirogue de Papouasie Occidentale, qui était présenté au Parcours des Mondes. Collectée par Jac Hoogerbrugge avant 1958, cette pièce en bois ajouré sera très bientôt exposée sur le plateau des collections permanentes.

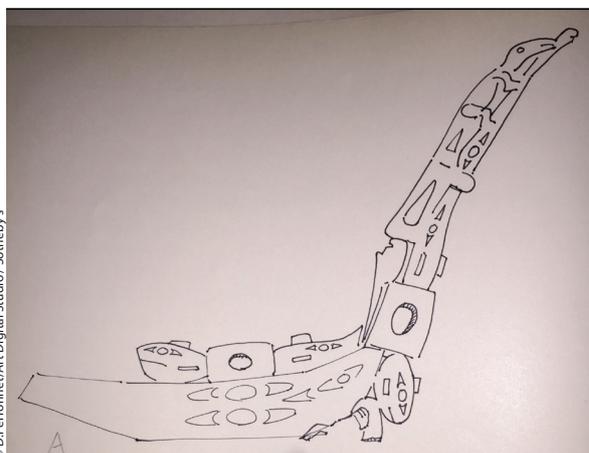


Ornement de proue de pirogue
Village de Tobati, Papouasie Occidentale
Avant 1958
Bois
Hauteur 84 cm
N° d'inventaire : 70.2015.52.1

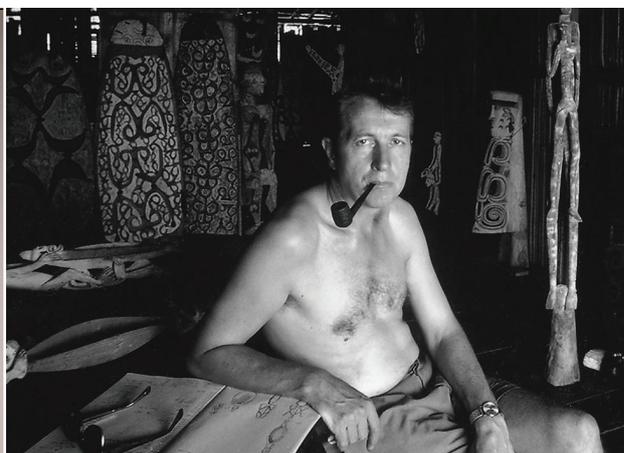
Quelques gravures reproduites dans les livres de voyage attestent de l'existence sur la côte nord-est de la Nouvelle-Guinée, l'actuel Irian-Jaya de grandes pirogues qui étaient réservées aux échanges cérémoniels entre les villages. Les relevés les plus anciens sont dessinés au village de Tobati, en 1858, par C.B.H. Von Rosenberg, lors de l'expédition hollandaise Etna, et ceux établis en 1885, par Otto Finsch,

scientifique allemand qui participa au voyage du « Samoa ». Ces pirogues disparurent progressivement au cours du xx^e siècle et, à notre connaissance aucune n'a été préservée. Les collections océaniques européennes gardent néanmoins quelques exemplaires d'ornements ligaturés à leur proue.

Le cercle Lévi-Strauss vient d'offrir au musée un de ces rares ornements. Il provient de la collection de Jac Hoogerbrugge, fervent collectionneur d'art indonésien et de Nouvelle-Guinée. C'est alors que Jac Hoogerbrugge était en poste pour la Compagnie royale de transports hollandais. Lors de son séjour dans le village d'Oinaki (Est de la Baie de Humboldt) en 1958, cet objet lui fut proposé par les villageois. Il l'acheta aussitôt.



© D.Perronet/Art Digital Studio / Sotheby's



A gauche : Dessin d'un ornement de proue d'une pirogue de guerre tobati, Jac Hoogerbrugge, sans date. A droite : Portrait de J. Hoogerbrugge, Agats, 1970.

D'après ses notes personnelles, cette proue originaire du village de Tobati était conservée de longue date comme un trophée de guerre par les habitants d'Onaiki : une fois la pirogue coulée, la proue avait échoué sur le rivage et avait été lavée puis gardée.

Le pourtour de la proue est couvert de figures anthropomorphes et zoomorphes (poisson, oiseau, quadrupède) en haut relief. La base inférieure de la proue est gravée de motifs géométriques en champ levé, dispersés autour d'un cercle central. Ce même motif est utilisé pour transcrire les yeux des figures. Les motifs zoomorphes représentés renvoient aux oiseaux (calao, cormoran) ou à certaines espèces marines (requins, poissons scie, dauphins). Ces espèces, par leurs qualités prédatrices, devaient apporter une efficacité symbolique à la pirogue, lors des sorties de pêche notamment. La structure effilée de la sculpture et l'imbrication des formes ajoutait à la force dynamique de l'objet qui était transférée symboliquement à la pirogue elle-même.

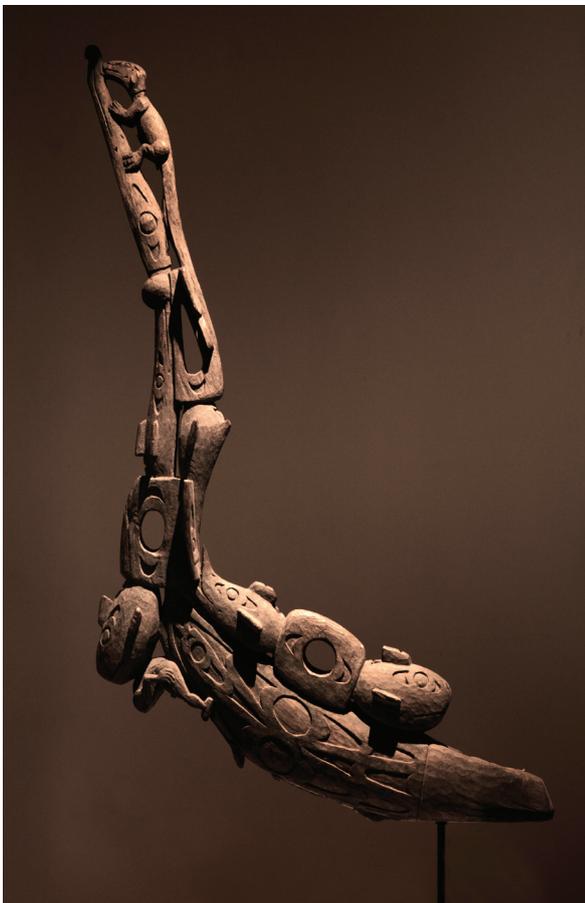
Les collections océaniques du musée comportent déjà un ensemble de trente-quatre objets acquis par le musée de l'Homme en 1970 et le musée national des arts d'Afrique et d'Océanie dans les années 1990, auprès de Jac Hoogerbrugge. Toutes ces pièces sont d'origine Asmat (côte sud de la Papouasie occidentale) et sont liées à l'activité de ce collectionneur auprès de l'Unesco. De 1969-1972, il dirigea en effet l'Asmat Art Project, projet visant à relancer la sculpture Asmat dans les villages et à la documenter (des-

sins, photos, publications etc.). Lors de ce projet, il collecta de nombreuses pièces afin de les proposer aux institutions européennes.

L'ornement de proue de pirogue proposé ici correspond à un séjour antérieur de J. Hoogerbrugge en Papouasie. Il vient compléter un ensemble de cinquante-cinq ornements de proue provenant des environs de la baie de Humboldt (Tanahmerah bay, Tarfia bay) et entrés dès la deuxième moitié du XIX^e siècle dans les collections françaises (don du Prince Roland Bonaparte pour la plupart). Parmi cet ensemble, sept ornements, originaires de Tarfia bay présentent des similitudes iconographiques importantes mais sont de moindre facture.

Si l'ornement de la collection Hoogerbrugge a perdu sa polychromie d'origine, il possède une qualité artistique et une histoire qui en font un objet majeur. Sa facture, son iconographie le rapprochent des pièces anciennes conservées dans les musées hollandais ou celui de Florence. Dans les mois qui viennent, il intégrera le plateau des collections permanentes dans une vitrine déjà dédiée aux proues de pirogue d'Indonésie et de Papouasie, affirmant les liens stylistiques et historiques de ces deux régions et marquant, dans le parcours de visite, une transition entre l'Océanie et l'Insulinde.

Philippe Peltier, Conservateur Général du Patrimoine, Responsable de l'Unité patrimoniale Océanie et Insulinde



© Frank Verdier, Paris, 2015

A gauche : Ornement de proue acquis par le musée du quai Branly. A droite : Ornement de proue, musée ethnologique de Florence.

★ Arts et société aux îles Marquises : un regard éclairé sur la culture

Le musée du quai Branly présentera du 12 avril au 24 juillet 2016 une exposition intitulée « Matahoata, Arts et société aux îles Marquises », qui présentera la richesse des arts des îles Marquises de la fin du XVIII^e siècle à nos jours. L'Américaine Carol Ivory, professeur en histoire de l'art du Pacifique à la Washington State University et commissaire de cette exposition revient sur cet événement.



D'où vient votre intérêt pour l'art des Marquises ?

J'ai découvert les Marquises lors de mon tour du monde, à l'âge de 25 ans. La première partie du globe que j'ai découverte était la Polynésie avec Tahiti, Samoa, mais aussi les Fidji, la Nouvelle-Zélande et la Nouvelle-Calédonie. Je me suis passionnée pour les arts polynésiens et j'ai décidé de poursuivre mes études dans ce domaine. De retour aux Etats-Unis, titulaire d'un Bachelor Study en Histoire, j'ai souhaité compléter mon parcours par un master puis une thèse de doctorat en histoire de l'art

à l'université de Washington. J'ai dû choisir une spécialité : j'ai d'abord pensé à l'art maori mais je ne parlais pas maori. J'ai donc finalement opté pour un autre très grand domaine de sculpture avec les arts marquisiens. A partir de là, je suis repartie en voyage pendant un an, visitant une soixantaine de musées en Europe et en Nouvelle Zélande. Paradoxalement, je n'ai pas profité de ce voyage pour aller aux Marquises : les avis entendus à cette époque étaient assez négatifs, on m'avait alors dit qu'il n'y avait rien d'intéressant à voir sur place.

J'ai terminé mon Ph.D. en histoire de l'art et j'ai poursuivi avec une thèse consacrée aux arts marquisiens. Je suis ensuite devenue professeure spécialisée en histoire



© musée du quai Branly, photo Claude Germain



© musée du quai Branly, photo Patrick Gries, Valérie Torre

A gauche : Sculpture anthropomorphe, sans date, n° d'inventaire 71.1887.31.25a. A droite : Diadème, Ile de Nuku Hiva, milieu du XIX^e siècle, n° d'inventaire 72.84.230.

de l'art du Pacifique à la Washington State University, et j'ai continué à étudier l'art des Marquises.

Comment est né ce projet d'exposition ?

Stéphane Martin a des liens particuliers avec les îles Marquises depuis qu'il y a effectué son service militaire. Nous nous sommes rencontrés au mois de décembre 2011, à l'occasion du festival des arts des îles Marquises. Après mon retour aux Etats-Unis, nous sommes restés en contact. Il m'a ensuite fait part de son intention d'organiser une exposition sur les arts marquisiens au musée du quai Branly et il m'a demandé de participer à ce projet en tant que commissaire d'exposition.

Pouvez-vous nous raconter votre expérience avec cet art au travers de vos voyages ou de vos missions ?

En 1993, je me suis rendue aux Marquises pour la première fois. A cette époque, la prise de conscience des Marquisiens pour leur patrimoine et leur culture commençait à se mettre en place. Aujourd'hui, ce renouveau identitaire est très présent.

J'ai été la co-commissaire ou encore la conseillère scientifique de plusieurs expositions sur l'art marquisien et sur la Polynésie française. J'ai notamment travaillé sur l'exposition « The Marquesas: Two Centuries of Cultural Traditions » qui s'est tenue au Mission Houses Museum d'Honolulu en 2003. Cet événement présentait des œuvres créées à partir des premiers contacts avec les Occidentaux au XVIII^e siècle jusqu'à nos jours. J'ai également participé à l'exposition « Adorning the world, Art of the Marquesas Islands » présentée au MET à New-York entre mai 2005 et janvier 2006. A cette occasion, soixante objets représentatifs de l'art classique des îles Marquises, c'est-à-dire de l'art tel qu'il était avant les transformations de la fin du XIX^e siècle qui entraînerent l'apparition d'un art destiné aux touristes, ont été présentés aux visiteurs.

Pouvez-vous nous expliquer le titre de l'exposition Matahoata ?

Au moment de prendre la décision du titre de l'exposition, j'ai tenu à consulter les habitants des îles Marquises en leur demandant quel terme ils souhaitaient que nous utilisions. La réponse a été unanime : Matahoata.

Matahoata : « voir avec des yeux (mata) éclairés (hoata) ». La notion des yeux éclairés, brillants est aussi liée à la lune. Ils symbolisent le troisième jour de la nouvelle lune et représentent la fertilité et la fécondité. Matahoata est donc un mot puissant qui évoque un « regard éclairé » sur une culture.

Ce terme, qui désigne aussi un motif présent dans la sculpture et les tatouages, évoque enfin - sous la forme d'un clin d'oeil - le terme Matavaa, « éveiller les yeux à la culture ». Matavaa est le festival des arts marquisiens qui a lieu tous les deux ans. Avec ce titre, nous voulons matérialiser l'idée d'une meilleure compréhension des arts et de la société des îles Marquises aux yeux des Marquisiens mais également aux yeux des Occidentaux.

Comment se présente le parcours de l'exposition ?

Stéphane Martin et moi-même avons voulu présenter la dimension esthétique des objets exposés, tout en les replaçant dans leur contexte historique. Le parcours de l'exposition, volontairement chronologique, dresse un panorama artistique complet des îles Marquises, de l'art classique des premiers temps en passant par l'impact de l'arrivée des missionnaires et de l'administration coloniale sur les arts et les évolutions que cela a entraîné, jusqu'aux arts vivants actuels.

L'exposition est divisée en trois axes retraçant les trois périodes citées : les îles Marquises avant leur contact avec l'Occident, les évolutions et mutations des arts suite à la colonisation occidentale et enfin la résurgence artistique à partir de la fin du XX^e siècle.



A gauche : Ornement d'oreille masculin, sans date, musée du quai Branly, n° d'inventaire 71.1887.31.34.2a. A droite : Couverture de gourde, sans date, musée du quai Branly, n° d'inventaire 71.1888.46.1.

★ L'exposition

L'avant-dernière partie de l'exposition aborde la question des changements survenus après le contact avec l'Occident. Quels sont-ils ?

Tout au long du XIX^e siècle, des évolutions vont apparaître. De nouveaux éléments, matériaux ou techniques sont introduits dans la culture marquisienne, comme les perles qui seront utilisées dans les éléments de parure. La pyrogravure sera dès lors employée pour le décor des flûtes nasales. Les habitants commencent également à fabriquer des pipes en os ou en ivoire de cachalot pour le nouvel usage du tabac. Tous ces éléments sont présents dans l'exposition.

Les contacts avec l'Occident sont aussi abordés avec la présentation d'ouvrages de missionnaires, de militaires, de scientifiques, d'ethnologues et d'anthropologues mais aussi de romanciers. Nous évoquons également l'importante chute démographique qui touche la société marquisienne suite aux contacts avec l'Occident. Lorsque le capitaine britannique Cook débarque aux îles Marquises au XVIII^e siècle, il estime que la population de l'archipel compte environ 100 000 personnes. En 1820, il ne restait que 20 000 Marquisiens, en 1987 ce chiffre tombe à 5 000 personnes.

La présence occidentale a profondément bouleversé le mode de vie des Marquisiens et a eu un impact sur leur tradition artistique : à partir du milieu du XIX^e siècle, les

traditions évoluent, influencées entre autres par le christianisme qui apparaît tardivement sur l'archipel. Le baptême du grand chef Temoana n'a lieu qu'en 1853.

Avec le colonialisme, des magasins font leur apparition et l'artisanat se développe en parallèle pour les visiteurs occidentaux. Un nouveau style artistique, influencé par les arts européens ou par les motifs de tatouage, fait son apparition sur les maquettes de pirogues ou le décor des bols. De même, les massues sont de plus petites dimensions et sont réalisées dans un bois plus léger.

La dernière section est consacrée à la période contemporaine. Comment les marquisiens s'approprient-ils leur culture aujourd'hui ?

Aujourd'hui, l'identité marquisienne est revendiquée grâce au tatouage par exemple. Les festivals, matavaa, qui sont régulièrement organisés depuis les années 1980 permettent une mise en valeur et une reconnaissance des arts traditionnels. Nous présentons également dans l'exposition des œuvres d'artistes contemporains. Certains ne sont pas marquisiens mais travaillent à Tahiti ou aux Marquises et s'inspirent des arts traditionnels.

Une section transversale présente également un ensemble d'une vingtaine de portraits de Marquisiens, vus



© musée du quai Branly, photo Claude Germain



© musée du quai Branly

A gauche : Ornement d'oreille, n° d'inventaire 71.1930.22.3b. A droite : Buste d'un habitant de Noukahiva - Main de la reine Katanoueh de l'île de Noukahiva, Wilhelm Gottlieb von Tilesius, expédition Krusenstern, 1804, n° d'inventaire PP0101704.



© musée du quai Branly, photo Claude Germain



© musée du quai Branly

A gauche : La Fuite (Tahitien à cheval), Paul Gauguin, vers 1902, n° d'inventaire 75.14457. A droite : Village marquisien, Adèle de Dombasle, musée du quai Branly, n° d'inventaire PP0187656.

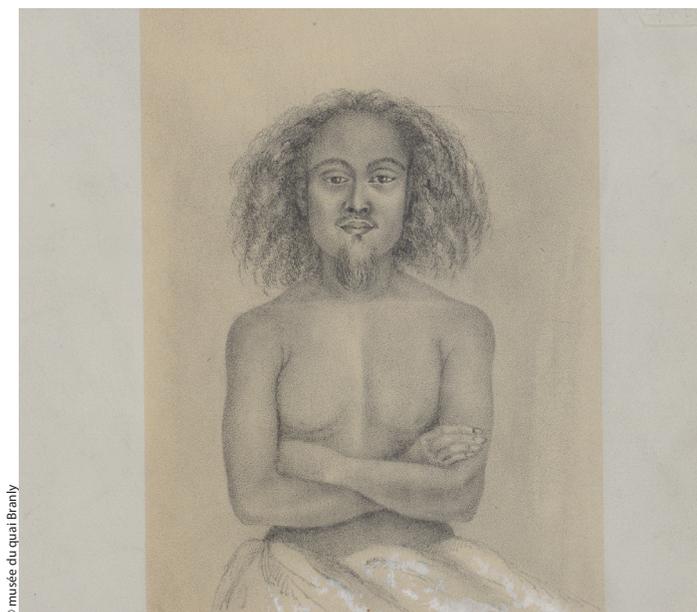
par les Occidentaux. Qu'apporte cette section au discours de l'exposition ?

Nous avons fait le choix de placer tout au long de l'exposition des sections transversales avec trois galeries de portraits : la première consacrée aux portraits de Marquisiens entre 1774 et 1838, la deuxième aux portraits réalisés entre les années 1840 et la fin du XIX^e siècle et la dernière aux portraits réalisés par les explorateurs occidentaux. En effet, au XIX^e siècle, beaucoup d'explorateurs, d'écrivains ou d'artistes se sont rendus aux Marquises. C'est notamment le cas de l'écrivain américain Herman Melville, connu pour son roman *Moby Dick*, qui s'est rendu sur une des îles des Marquises en 1842. A son retour, il rapportera ses souvenirs de voyage dans le roman *Typee: A Peep at Polynesian Life* qui paraît en 1846 et qui laisse également la part belle

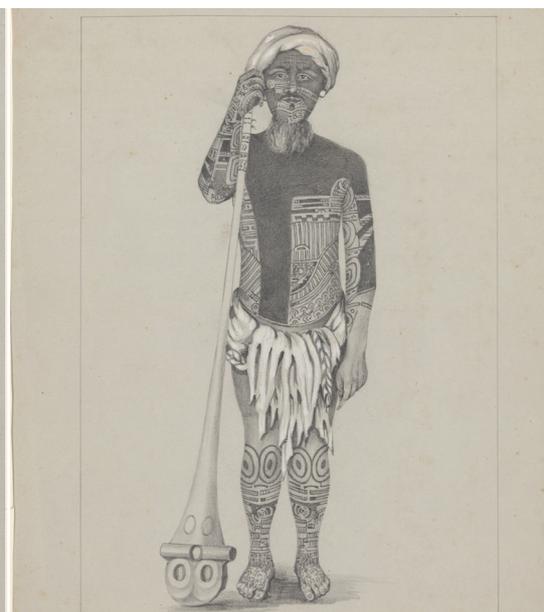
à son imagination. D'autres écrivains seront également présentés dans cette section, comme Pierre Loti, Victor Segalen, Robert Louis Stevenson ou encore Jack London.

Lors de ces expéditions, les explorateurs étaient aussi accompagnés par des peintres. Pour les visiteurs, il est important de savoir que les portraits des marquisiens qui sont conservés ne sont pas anonymes. Nous avons des portraits qui sont identifiés et nous connaissons la vie de certains habitants qui ont été représentés lors de différentes missions. Le peintre de l'expédition russe Krusenstern, lancée en 1804, était Wilhelm Gottfried Tilesius et l'un des trois récits qui furent ensuite publiés contenait ses dessins dont des portraits de marquisiens.

Le service historique de la Marine, qui est installé à Vincennes, figure parmi les prêteurs de l'exposition. En effet, ses archives possèdent beaucoup d'aquarelles datant



© musée du quai Branly



A gauche : Temoana, roi de Nuku-Hiva, n° inventaire : PP0187655. A droite : Portrait d'un chef du Nuku-Hiva, n° d'inventaire : PP0187652.

★ L'exposition

des années 1842-1844 de l'illustrateur Max Radiguet. Ce dernier est à bord de la frégate La Reine-Blanche commandée par l'amiral Dupetit-Thouars dont la mission est de prendre possession de l'archipel déjà convoité par plusieurs autres puissances. Dans cette expédition, il y avait également une autre figure importante, le capitaine Jean Daniel Rohr. A son retour dans sa ville natale de Colmar en 1845, le commandant d'artillerie fit don de sa collection d'objets. Nous avons donc également emprunté des objets au musée de Colmar. Enfin, en 1848, Adèle de Dombasle, une femme aventurière, est partie pour un voyage dans le Pacifique avec un ami journaliste. Elle a fait plusieurs portraits qui sont exposés dans l'exposition.

A la fin du XIX^e siècle, l'invention de la photographie permet d'avoir d'autres représentations des marquisiens. La reine Vaekehu est une figure célèbre de cette époque. Elle a été dessinée par Pierre Loti et il existe plusieurs portraits photographiques d'elle car elle n'est morte qu'en 1901.

Au tournant du XX^e siècle, Paul Gauguin arrive aux Marquises. Nous présenterons plusieurs dessins du peintre issus des riches collections du musée du quai Branly. Ary Leblond, conservateur, écrivain et critique d'art est à l'origine de cet ensemble constitué au musée de la France d'Outre-mer de 1936 à 1946. Depuis la Bretagne et jusqu'à sa mort en 1903 à Atuona aux Marquises, l'itinéraire « sauvage et primitif » de Gauguin est couvert par cet ensemble de dessins. Ces œuvres sont représentatives de sa quête d'une pureté originelle de l'humanité.

Quelles sont vos œuvres préférées ?

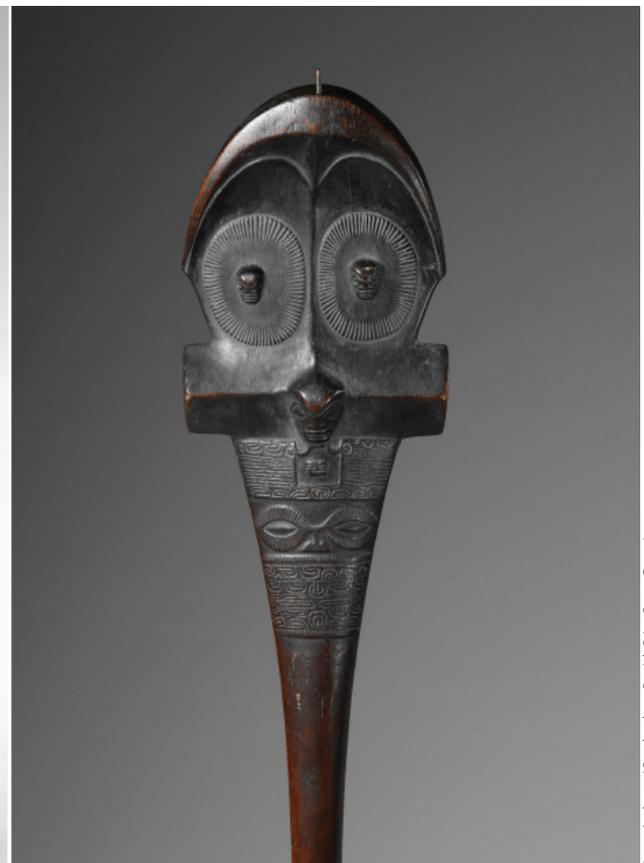
De nombreuses pièces sont intéressantes mais je reconnais avoir un certain attachement pour quelques objets en particulier. Parmi ceux-là, il y a cette massue ūu. La taille, très douce, a sans doute été réalisée avec des outils de pierre. Le motif en trompe-l'œil prête à voir des yeux et des visages qui émergent d'autres visages – une véritable marque de fabrique de l'art des Marquises. De plus, l'histoire de cette massue est bien connue : elle appartenait au grand chef Pakoko – auquel l'exposition rend hommage à travers des vidéos et d'autres objets lui ayant appartenu –, qui la légua au lieutenant J.B.A. Colle lors de son séjour aux Marquises, de 1842 à 1844. J'aime aussi beaucoup le portrait de Vaekehu par Pierre Loti en 1872, et j'espère qu'il fera partie de l'exposition, car c'est une œuvre particulièrement émouvante. Enfin, dans la partie contemporaine j'ai un coup de cœur pour une extraordinaire pièce de Teiki Barsinas de Tahuata ; réalisée dans une dent de cachalot et orné de sept tiki protecteurs.

Propos recueillis par Sylvie Ciochetto.

Exposition « Matahoata, Arts et société aux îles Marquises », du 12 avril au 24 juillet 2016 au musée du quai Branly. Commissaire : Carol Ivory, professeur à la Washington State University, spécialiste des îles Marquises. Conseiller scientifique : Véronique Mu-Liepmann, conservateur du musée de Tahiti et des îles de 1982 à 2011.



© musée du quai Branly, photo Claude Germain



© musée du quai Branly, photo Patrick Gries, Bruno Descollings

A gauche : ornement d'oreille féminin, sans date, n° d'inventaire : 72.1965.5.1-a. A droite : Massue sculptée, îles Marquises, milieu du XIX^e siècle, n° d'inventaire : 1.1930.44.64-c.

★ Formation du regard des collectionneurs d'art « primitif »

La Société des Amateurs de l'Art Africain, fondée en 1993, a activement contribué, pendant plus de 20 ans à développer la connaissance de l'art africain. Autour d'expositions, de conférences, de voyages, la SAAA était un lieu de rencontre, d'échange d'idées et de connaissances. En 2015, au moment de sa dissolution, la SAAA a souhaité faire un don généreux à la société des Amis du quai Branly. Une œuvre sera prochainement acquise grâce à leur engagement et nous ne manquerons pas de vous la présenter dans un futur numéro de Jokkoo. Aujourd'hui, Carte blanche à Jacques de Vilmorin, Président actif et engagé de cette belle association.

Le musée de l'Homme et celui de la Porte Dorée ont fourni les bases d'initiation du regard pour la plupart des amateurs d'art « extra-européen ». Au sein du premier, les deux versants de l'interrogation humaine étaient juxtaposés. D'un côté, une vision de l'origine de l'humanité via la préhistoire, de l'autre, le regard ethnographique avec la collecte des signifiants particuliers dans la diversité des sociétés, et l'anthropologie interrogeant ces systèmes sociaux. Dès le milieu du XIX^e siècle, ces deux disciplines vont constituer, en France, un creuset scientifique véritablement fertile.

La plupart des amateurs de ma génération et ceux des précédentes avaient eu comme moi, enfant, au musée de l'Homme, un choc initial en découvrant le chien Nkissi, les fétiches à miroirs environnés de charges animales, ou en découvrant les puissantes architectures de la statuaire fang, bambara, sepik ou des Marquises. Ces œuvres se signalaient par une véhémence culturelle de corps idéaux « archaïques », témoins de lointains autrement civilisés...

Ces œuvres tribales venaient pour nous en écho aux nombreuses traces préhistoriques occidentales exposées au musée de l'Homme, tel le relevé du danseur sorcier à tête de chouette de l'abbé Breuil ou les vénus de Lespugue et Willendorf. Qui nous reliaient en humanité à ces mondes dits alors « primitifs ».

Regards des artistes occidentaux

Toujours au musée de l'Homme, Picasso n'avait pas manqué d'être captivé par les formes surgissant des vitrines. Comprenant rapidement l'agencement plastique de ces œuvres, il a retravaillé avec Braque ces différents

éléments pour en faire leur propre création cubiste : la fragmentation des objets en plans imbriqués avec des condensations géométriques. Affirmant: « l'art africain : connais pas », il apercevait néanmoins les articulations signifiantes, comme le révèle sa période des guitares en bois et carton.

Ensuite, des expositions sont venues conditionner nos regards parisiens sous celui de la création moderne. Ce fut le cas en 1967 de l'exposition « L'art primitif dans les ateliers d'artistes ». Son commissaire, Michel Leiris avait au préalable questionné les artistes reconnus de l'époque. Les réponses au questionnaire révèlent que les artistes avaient su puiser dans l'art primitif, pour la plastique, mais accédaient peu aux signifiants originels. André Malraux, cherchant les correspondances entre les arts, avait déclaré plus tard au sujet de ces objets primitifs, déracinés de leur contexte : « que leur sens rituel initial échappait, disparu avec les secrets de l'initiation ». C'est ainsi que la muséographie de la Porte Dorée explicitait peu le versant contextuel originel des œuvres, laissant le regard seul scruter « l'art » de cultures hétérogènes. Les sens et fonctions originels des objets restaient éludés pour les regardeurs occidentaux¹.

Les « arts premiers » au Louvre !

En 1990, l'appel de Jacques Kerchache pour l'entrée des chefs-d'œuvre des arts dits « premiers » au Louvre, temple royal des arts majeurs, a pu être soutenu par le Président Jacques Chirac². Ainsi, la hiérarchie des esthétiques a été historiquement modifiée à Paris par la création du sublime espace du Pavillon des Sessions inauguré en 2000. S'y cô-



A gauche, figure 1 : Simulation de rituel pour copie de Biéri. Au milieu, figure 2 : copie actuelle de Tschokwe, XIX^e siècle. A droite, figure 3 : copie de Biéri Fang.

toient les chefs-d'œuvre de continents et civilisations quasi immémoriales, au souffle définitivement imposant. Les œuvres sont certes présentes mais avec peu d'accès aux signifiants originels.

Nouvelle optique : la création du musée du quai Branly

Puis quelques années plus tard, est érigée en bordure de Seine, sur de puissants pilotis, la nef architecturale du musée du quai Branly. Comme une arche de Noé ou un vaisseau-cargo de haute architecture moderniste, le bâtiment est destiné à réunir, protéger et valoriser les objets témoins des cultures non occidentales. Ce projet du musée du quai Branly avait fait l'objet d'une riche controverse entre les discours de Jacques Kerchache et celui de Maurice Godelier, appelant à articuler la voie de l'esthétique avec celles plus scrutatrices de l'ethnographie et de l'anthropologie. Un compromis a pu être enfin articulé et mis en œuvre par un intensif programme d'expositions et d'événements au sein du musée du quai Branly.

Pratiques de collectionneurs

La principale étude anthropologique « La passion de l'art primitif » réalisée avant 2008 par deux ethnologues de l'EHESS³ peut aider à comprendre les collectionneurs occidentaux. J'ai été un des cobayes de cette recherche approfondie basée sur quatre-vingt entretiens avec des collectionneurs européens sur leurs pratiques, leurs discours et leurs systèmes de valeurs. Quarante collectionneurs et autant de profils : du plus cultivé au plus remarquable, jusqu'au plus addictif chez qui les projections ethnocentriques semblent saturer le champ esthétique !

Pour ma part, en exil en Afrique, au milieu de cette forêt de témoins sculpturaux devenus silencieux, j'ai souvent été

saisi par « l'inquiétante étrangeté »⁴ des objets. Quel est ce sacré pour l'autre ? Les objets anciens d'Afrique réussissent à condenser en forme hiératique des expressions humaines chargées de pulsions vitales pour un ordre idéal signifiant et socialement structurant. Ces objets révèlent en effet une évidente fonction de civilisation !

Dans les années 1980, les rabatteurs Haoussa achetaient alors en pays Lobi des statues anciennes contre des cuvettes en plastique. Ces villageois lobi qui cédaient leurs statuets anciens pour le marché occidental imaginaient « ils vont les faire marcher avec l'électricité ».

Diverses pratiques d'études des œuvres proposées en ateliers de la SAAA

Tout d'abord, l'enquête d'authenticité, réalisée en contact direct avec l'objet impose de scruter les patines et nuances de texture, de matières, et de vérifier la présence de vraies traces d'usage. Il s'agit alors de juger de la cohérence entre traces d'usage dues à la manipulation de l'objet et les variations inhérentes selon reliefs et textures. Pour cela, il faut apprendre à discerner la cohérence des traces de saisie manuelle, les traces d'impact, les usures, la nature et les odeurs de patine, les strates, les ravinelements, le séchage du bois, les éclats, etc.

L'étude se poursuit par l'analyse formelle de la composition. J'ai pu animer des ateliers selon ces approches avec des exercices au crayon, consistant à discerner sur l'objet même les grandes lignes de construction, les points d'articulation, la syntaxe formelle, le vocabulaire plastique segmenté ou non, la rythmique, les accentuations expressives.

Alors, on ne négligera pas pour autant nos sensations et nos éventuelles associations⁵. Enfin, il conviendra d'interroger en médiathèque les monographies ethnologiques



© musée du quai Branly, photo Hugues Dubois



© musée du quai Branly, photo Claude Germain

A gauche, figure 4 : statuette de gardien de reliquaire, Sangha, XIXe siècle, Cameroun, musée du quai Branly, n° inventaire 71.1901.4.4. A droite, figure 5 : statuette de gardien de reliquaire, Gabon, Fang, ancienne collection Maurice Raton, musée du quai Branly, n° inventaire: 73.1976.3.3

pour retrouver styles, sens et fonctions. Il peut s'imposer de consulter des experts qui sont les plus entraînés par l'examen d'une myriade d'objets, et sont ainsi en mesure de situer et de reconnaître les ateliers d'artistes et les générations de style.

Falsifications ou objet tardif

Certains faussaires africains atteignent des niveaux de qualité de reproduction que seul un œil expert sait démasquer. C'est le cas par exemple pour cette statue qui représente le grand ancêtre tschokwe, Tchibida Ilunga (fig. 2). La patine trop luisante et le fait qu'il n'y ait pas de traces d'usage sont problématiques. Il s'agit d'une relativement bonne copie. Mais il pourrait s'agir d'une œuvre réalisée par un successeur de l'atelier originel en Angola si l'on considère le rythme de la face et les équilibres de coiffe, qui restent assez imposants.

Dans un passé récent, une des institutions d'un pays d'Afrique centrale a diffusé des brochures destinées à stimuler la vente de copies soignées d'œuvres classiques du musée en question mais aussi d'autres institutions (fig. 3). Ce qu'ils appuyaient de mises en scènes factices de ces objets en rituels d'allure pseudo traditionnelle (fig. 1) !

Sculptures anciennes de la collection du musée du quai Branly

Nous pouvons commencer avec le gardien de reliquaire de la Sangha (fig.4). Cette petite statuette, présentée au Pavillon des Sessions, constitue selon moi un archétype du grand art africain. Elle se présente comme un petit personnage assis sur la boîte reliquaire dont il gardait les ossements des ancêtres. Les bras et mains sont ouverts comme des coupelles. La tête est saillante, la bouche en avant

sous une longue arcade de sourcil ou coiffure (traduisant peut-être une influence ambète). La corpulence est curvilinéaire, bien campée dans une posture nettement scandée, vivante comme un enfant, comme le sont parfois les biéri. Elle présente scarifications et bracelets sur une patine craquelée très ancienne au moins du XIX^e siècle. Cette statue semble androgyne avec l'ombilic central sous l'appel des mains. Elle véhicule la présence vivante du lignage, portant une expression humaine mais aussi mi-animale ouverte sur l'espace. Il s'agit d'une remarquable expression sculpturale.

La statue fang de Maurice Raton est un autre exemplaire remarquable pour la scansion sculpturale (fig.5). Sur cette pièce, on distingue parfaitement la répartition des masses. Il apparaît que la longueur du torse équivaut à la longueur des jambes. Deux groupes de masses se répondent : celle des bras-épaules et celle des jambes-cuisses, séparées par la colonne du ventre à point saillant avec l'ombilic au milieu. Les mains répondent ainsi aux genoux et les sous mesures des boules de muscles se répondent. La hauteur du tronc et de la tête correspond à la hauteur jambescoudes, ce qui met en valeur le pot tenu dans les mains. Sous la concavité de la face et de la poitrine surplombée par la tête fang totalement canonique, s'opposent les orbites concaves et la saillance de la bouche. La puissance du front-crane en boule est prolongée au dos par une longue coiffe de guerrier.

Enfin, le musée possède une extraordinaire nkissinkondi vili qui témoigne parfaitement d'un autre grand dispositif sculptural (fig.6). Ce fétiche à clous de grande taille (110cm) a été sculpté à la fin du XIX^e lors de la vaste réaction de défense de l'ancien royaume du Congo. Elle est actuellement présentée dans l'exposition « Pouvoir



© musée du quai Branly

Figure 6 : Statue magique, grand nkisinkondi vili, Congo, fin XIX^e - début XX^e siècle, musée du quai Branly, n° inventaire: 73.1963.0.175

et majesté au royaume de Congo » au Metropolitan Museum de New-York. Cette pièce imposante avait été inventoriée par Enzo Bassani dans le groupe des figures de pouvoir mangaka destinées à aider les pouvoirs régionaux à maintenir l'ordre public et à les défendre contre les incursions et emprises commerciales européennes. Ces statues avaient le pouvoir de provoquer des dommages chez leurs opposants, mais aussi de guérir, et de résoudre des questions d'ordre social par des rituels d'inclusions de clous ou lames de fer. Cette sculpture déploie une remarquable puissance par ses épaules amples et par la projection vers l'avant de la tête avec la bouche dentue. Elle est armée d'une importante charge magique au point ombilical, siège de l'énergie du lignage. Campée pour faire face, elle porte frontalement les demandes manifestées par des clous, associés à la magie de la forge. Sculptée par les sculpteurs vili du Chiloango, c'est un monument actif de la puissance sociale et défensive des chefs régionaux Bakongo. Il reste intéressant de se demander ce que pouvait représenter ce type d'objet pour un missionnaire du Saint Esprit au Congo ? Devait-il le brûler ou suivre les directives de sa hiérarchie: « gardez le meilleur ! », après avoir désamorcé la charge magique ?

Il apparaît qu'avec l'actuelle uniformisation moderniste planétaire, l'objet tribal préserve pour nous une

valeur iconique de témoin de mondes comme de valeurs alternatives en disparition. Alors même que nos arts contemporains semblent s'éloigner de leur « agencité », c'est-à-dire leur fonction sociale structurante, selon Alfred Gell.

On peut souhaiter que malgré l'effacement fréquent de leurs références de contexte, les arts tribaux soient un peu moins traités, selon notre tendance très occidentale du marché, en contrepoint visuel à la peinture moderne. Ils méritent d'être appréhendés au plus près de leurs fonctions originelles dans les cultures qui ont nourri leur sens et émergence vitale !

Ce que le musée du quai Branly sait vaillamment éclairer : le sens des arts de l'Autre.

Jacques de Vilmorin, ancien Président de la Société des Amateurs de l'Art Africain.

- 1- Sally Price, Arts primitifs, regards civilisés, ENSBA, 1995.
- 2- Appel de Jacques Kerchache, « Pour que les chefs-d'œuvres du monde entier naissent libres et égaux », 1990.
- 3- Brigitte Derlon et Monique Jeudy-Ballini, La passion de l'art primitif, enquête sur les collectionneurs, Gallimard, 2008.
- 4- Das Unheimliche est un concept freudien.
- 5- Jacques Maquet, L'anthropologue et l'esthétique, Métailié, 1993.

★ L'Ardèche et Londres, les voyages de cet automne

La société des Amis du musée du quai Branly propose chaque année à ses membres de nombreux voyages, en France et à l'étranger. Cet automne, les Amis se sont rendus en Ardèche à l'occasion de l'ouverture de la Caverne du Pont d'Arc et ils ont également traversé la Manche pour les grandes foires de Londres.

Le 10 et le 11 octobre dernier, un petit groupe d'Amis s'est rendu en Ardèche pour découvrir la caverne du Pont d'Arc.

Inaugurée en avril dernier, la Caverne du Pont d'Arc est le fac-similé de la grotte Chauvet. Les figures créées il y a 36 000 ans ont été restituées sur 3 500 m² avec beaucoup de précision grâce à un relevé en 3D de la grotte Chauvet. Les différents panneaux sont reconstitués, dont la magnifique fresque des lions de 12 mètres de long, au milieu des éléments géologiques, stalactites et stalagmites. Les Amis ont visité la réplique de la grotte Chauvet sous la conduite d'une conférencière. La visite s'est poursuivie dans la galerie de l'Aurignacien. Sur 650 m², le paysage qui était celui de nos ancêtres, est reconstitué. Des grands mammifères de la fin du pléistocène supérieur sont présentés, un mammoth, un lion, un ours ou un impressionnant mégacéros par exemple. Cet espace permet également de comprendre

la place de la grotte Chauvet dans l'art pariétal européen. Dans cette galerie, sont également exposés des produits de l'archéologie expérimentale en rapport avec cette époque, soit une quarantaine d'objets environ : des lames et de l'outillage en silex, mais aussi des éléments de parure ou encore des œuvres en ivoire. Ils sont accompagnés de films qui expliquent les techniques de réalisation de chaque objet afin de rendre compréhensible les savoir-faire de cette période. Les Amis sont revenus pour une seconde visite en compagnie de Jean-Michel Geneste, le directeur de l'équipe scientifique de la Grotte Chauvet et de son équipe. Accompagné par Gilles Tosello, l'archéologue qui a réalisé les dessins à base de charbon de bois, le groupe a pu revoir à son rythme les différents panneaux ornés de la réplique.

Le lendemain, la visite du grand site de l'Aven d'Orgnac a permis de découvrir d'autres aspects des civilisations préhistoriques avec la découverte la Cité de la préhistoire



© société des Amis du musée du quai Branly

© société des Amis du musée du quai Branly

A gauche : la grotte du Pont d'Arc. A droite : le groupe des Amis en Ardèche devant l'hôtel du Mas du Terme.

★ Les Amis soutiennent le musée

récemment rénovée. Le riche et très intéressant parcours a été conçu par une équipe de préhistoriens et d'archéologues. Les Amis ont pu fouiller sur les tables tactiles ou encore découvrir l'inquiétante silhouette de la hyène des cavernes. Robain Furestier, chargé de collections, a ensuite accompagné le groupe pour la visite des réserves. Enfin, la matinée s'est achevée par la découverte des splendides paysages souterrains de l'Aven d'Orgnac. Les Amis sont descendus à moins 120 mètres pour admirer les piles d'assiettes, les pommes de pin ou les délicates draperies qui figurent parmi les exceptionnelles concrétions de cette grotte. L'après-midi s'est poursuivi avec la visite du château de Vogüé. Cette forteresse médiévale a été transformée au ^{xvii}^e siècle dans le style renaissance avec, en particulier, la création d'un jardin « suspendu » sur les anciennes douves remblayées. Inscrit à l'inventaire des Monuments Historiques depuis 1969, le château est toujours la propriété de la famille Vogüé qui possède également le château de Vaux le Vicomte.

Du 15 au 18 octobre, une dizaine d'Amis ont participé à un grand week-end à Londres à l'occasion de la tenue des foires Frieze London, Frieze Master, 1:54 et PAD. Le groupe a également profité d'une visite au British Museum ainsi que d'une découverte guidée d'un quartier alternatif de la ville : l'East End, où le street art est présent à chaque coin de rue.

Au British Museum, le petit groupe, guidé par Constance de Monbrison, responsable de la collection Insulinde du musée du quai Branly, a parcouru les collections permanentes d'Océanie et d'Insulinde. La visite du musée s'est poursuivie avec l'exposition temporaire « Shifting patterns : Pacific barkcloth clothing » qui rassemble une sélection de textiles des îles du Pacifique du ^{xviii}^e siècle à nos jours. Une partie des Amis a ensuite parcouru l'exposition « Celts, art and identity » qui dresse un aperçu de l'histoire artistique celte et de son influence actuelle. Par la suite, les Amis ont parcouru deux jours durant les allées de quatre foires d'art d'envergure internationale : Frieze London, Frieze Masters, 1:54 et PAD.

Frieze London est créé en 2003 par Matthew Slotover et Amanda Sharp, deux critiques d'art. En l'espace de 12 ans, la foire est devenue une des plus importantes et influentes foires d'art contemporain mondiales. Elle présente 170 galeries et plus de 1 000 artistes internationaux hautement cotés.

Frieze Masters est la sœur cadette de Frieze London. Cette foire offre un panorama complet de l'histoire de l'art occidentale, des maîtres anciens aux artistes contemporains, donnant ainsi lieu à un fabuleux mélange des genres. Elle regroupe quelques-unes des galeries les plus célèbres au monde. Les Amis du musée ont profité de cette visite pour rendre visite à six galeries d'art primitif parisiennes.

1:54 est la première foire d'art internationale dédiée à l'art moderne et contemporain africain. La foire présente une trentaine de galeries représentant plus de cent artistes plasticiens, photographes ou sculpteurs du continent africain. Elle reflète la diversité et la richesse des pratiques artistiques africaines.

La foire PAD est une des foires internationales les plus réputées dans les domaines de l'art moderne, du design et des arts décoratifs. Cet événement regroupe trente galeries internationales provenant des plus grandes villes européennes, américaines et asiatiques.

Les Amis ont ensuite eu le plaisir de découvrir la collection de textiles rares et de sculptures d'Indonésie, d'Afrique et d'Océanie du collectionneur et marchand d'art Jonathan Hope.

La dernière journée fut consacrée à la visite d'une partie de l'East End, quartier alternatif en pleine mutation de la capitale anglaise. Terrain d'expression pour de nombreux artistes respectés du street art, pèlerinage pour les visiteurs branchés, ce quartier haut en couleur offre une palette diversifiée de peintures, de collages, de sculptures. David Mildon, « blue guide of the year » de la ville de Londres, a guidé les Amis tout au long de ce parcours street art, ponctuant la visite d'anecdotes, d'histoires sur les artistes et sur le street art en général.

J.G.

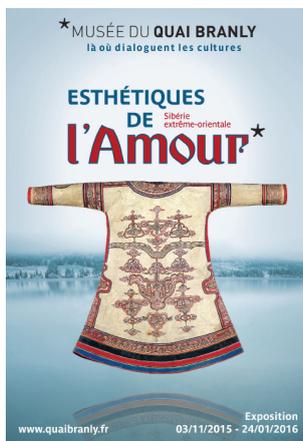


A gauche : le groupe des Amis en visite dans l'East End. A droite : Fresque street art dans l'East End.

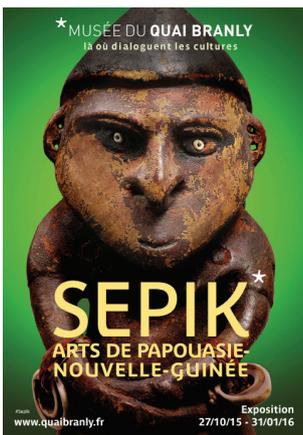
★ L'agenda janvier à mars 2016

Janvier

- Jeudi 7 à 19h
Visite de l'exposition temporaire « Esthétiques de l'Amour »



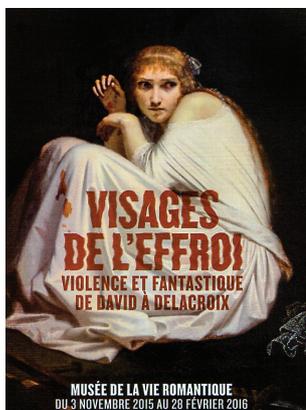
- Jeudi 21 à 19h
Visite de l'exposition temporaire « Sepik, Arts de Papouasie-Nouvelle-Guinée »



- Vendredi 29 à 10h
Visite de l'exposition « Osiris, Mystères engloutis d'Egypte » à l'Institut du monde arabe

Février

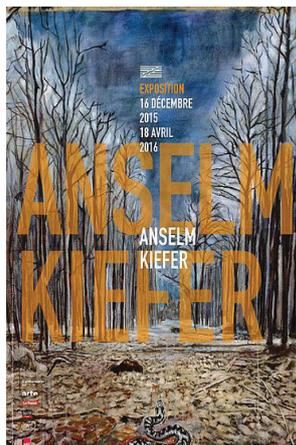
- Mardi 9 à 15h
Visite de l'exposition « Visages de l'effroi, violence et fantastique de David à Delacroix », au musée de la Vie Romantique



- Mardi 16 à 10h
Visite de l'exposition temporaire « Chamanes et divinités de l'Equateur pré-colombien »
- Vendredi 19 à 10h45
Visite du Musée de l'Homme



Mars



- Lundi 7 à 17h
Visite de l'exposition « Anselm Kiefer » au centre Pompidou
- Jeudi 17 à 19h
Visite de l'exposition temporaire « Dakar 66, Chroniques d'un festival panafricain »



- Jeudi 24 à 19h
Les coups de cœur des Conservateurs : Afrique

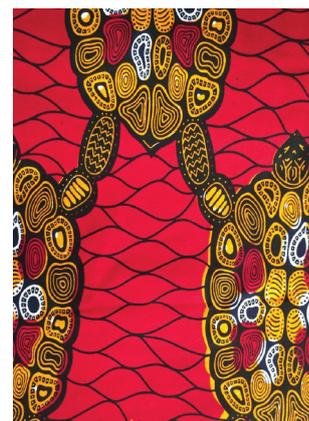
Vernissage

- Mardi 16 février (matin)
« Chamanes et divinités de l'Equateur pré-colombien »



Voyage

- Du 3 au 8 février
Voyage au Bénin, de Cotonou à Abomey, entre arts traditionnels et arts contemporains



★ Ils nous soutiennent

Conseil d'administration de la société des Amis du musée

• Membres d'honneur
Jacques Chirac
Abdou Diouf

• Président fondateur
Louis Schweitzer

• Président
Lionel Zinsou

• Vice-Présidents
Jean-Louis Paudrat
Bruno Roger

• Secrétaire général
Philippe Pontet

• Secrétaire générale
adjointe
Françoise de Panafieu

• Trésorier
Patrick Careil

• Administrateurs
Monique Barbier-Mueller
Bénédicte Boissonnas
Claire Chazal
Claude Chirac
Antoine Frérot
Antoine de Galbert
Caroline Jollès
David Lebard
Hélène Leloup
Daniel Marchesseau
Pierre Moos
Nathalie Obadia
Françoise de Panafieu
Guy Porré
Jean-Claude Weill
Antoine Zacharias

Les grands bienfaiteurs

Nahed Ojeh
La Société des Amateurs
de l'Art Africain
Antoine Zacharias

Les bienfaiteurs

Alexandre et Maria Bosoni
Geoffroy Brandy
Patrick Caput
Yves-Bernard Debie
Yacine Anna Douaoui
Cécile Friedmann
Emmanuelle Henry
Marc Henry
Georges et Caroline Jollès
Marc Ladreit de Lacharrière
Aimery Langlois-Meurine
David et Lina Lebard
Hélène et Philippe Leloup
Pierre Moos et
Sandrine Pissaro
Jean-Paul Morin
Françoise de Panafieu
Philippe et Catherine Pontet
Guy Porré et
Nathalie Chaboche
Barbara Propper
François de Ricqlès
Bruno Roger
Louis et Agnès Schweitzer
Dominique et Jacqueline
Thomassin
Christian et Corinne Vasse
Serge Weinberg
David et Michèle Wizenberg
Baron Guy de Wouters
et Violette Gérard
Lionel et Marie-
Christine Zinsou

Les personnes morales

• Membres soutiens
BL-Audit
Groupe Elior
Fimalac
Financière Immobilière Kléber
Gaya
IDRH
Pharmacie de la Tour Eiffel
Schneider Electric

• Membres associés
L'Oréal
Saint-Gobain

Les professionnels du monde de l'art

Artcurial, Briest, Poulain, Tajan
Arts d'Australie
Bruneaf
Christie's
Entwistle Gallery
Galerie Afrique
Galerie Alain Bovis
Galerie Jo de Buck
Galerie Dandrieu-Giovagnoni
Galerie Bernard Dulon
Galerie Yann Ferrandin
Galerie Flak
Galerie Furstenberg
Galerie Bernard de Grunne
Galerie Daniel Hourdé
Galerie Louise Leiris
Galerie Patrick et
Ondine Mestdagh
Galerie Meyer
Galerie Monbrison
Galerie Nathalie Obadia
Galerie Ratton

Galerie Lucas Ratton
L'Impasse Saint-Jacques
Piasa
Sotheby's
Voyageurs et Curieux

Le Cercle Lévi-Strauss

Alain Bovis
Patrick Caput
Ariane Dandois
Jean-Claude Dubost
Danièle Enoch-Maillard
Antoine Frérot
Antoine de Galbert
Emmanuelle Henry
Marc Henry
Stéphane Jacob
Georges Jollès
Marc Ladreit de Lacharrière
Anthony Meyer
Jean-Luc Placet
Philippe Pontet
Hina Robinson
Jean-François Schmitt
Louis Schweitzer
Jean-Pierre Vignaud
Jean-Claude Weill
Lionel Zinsou

Ainsi que tous les Amis et Donateurs de la société des Amis

jokkoo ★ #24 ★ janvier - mars 2016

Responsable de la publication : Julie Arnoux – Coordination éditoriale : Juliette Guillemet

Conception graphique : Frédéric Hallier – Réalisation graphique : Juliette Guillemet

Société des Amis du musée du quai Branly – 222, rue de l'Université – 75343 Paris cedex 7

Téléphone : 01 56 61 53 80 – Télécopie : 01 56 61 71 36 – Courriel : amisdumusee@quai Branly.fr – Site : www.amisquai Branly.fr

Ont contribué à ce numéro :

Sylvie Ciochetto, historienne de l'art, adjointe à la Déléguée générale de la société des Amis – S.C.

Carol Ivory, professeur en histoire de l'art du Pacifique à la Washington State University

Hélène Joubert, Conservateur en Chef, responsable de l'unité patrimoniale Afrique au musée du quai Branly – H.J.

Juliette Guillemet, stagiaire à la société des Amis – J.G.

Constance de Monbrison, responsable de collections Insulinde au musée du quai Branly – C.M.

Philippe Peltier, Conservateur Général du Patrimoine, responsable de l'unité patrimoniale Océanie - Insulinde au musée du quai Branly

Jacques de Vilmorin, ancien Président de la Société des Amateurs de l'Art Africain